

La Grande Rue

Ce matin là, le soleil avait arrêté ses rayons, la météo de la veille annonçait 18° pour le lendemain après-midi, en cette journée de mars 1961. La neige immaculée, abondante, qui était tombée quelques semaines auparavant, avait laissé place, comme par magie, aux primevères, aux crocus, aux tulipes qui commençaient à éclore dans tous les jardins de la banlieue ouest de Paris. Dans cette petite ville, située à deux pas de Saint-Cloud, tout paraissait calme. Les imposantes maisons bourgeoises, construites en pierre meulière, côtoyaient les plus modestes mais toujours très chiques demeures entourées de verdure. Il y régnait, en majorité, une certaine bourgeoisie. Ledit « Maroc », quartier populaire, qui ressemblait plutôt à un village, là où vivait le Père Maurice, sa famille, ses clients, et tous ceux qu'il avait connus depuis son arrivée dans ce commerce – hérité en se mariant, d'une tante de sa femme – offrait des turbulences populaires. Il n'y avait pas de voyous, seulement des originaux, des gens humbles.

Il était presque onze heures, dans la Grande Rue, peu large, traversant toute la ville, qui portait bien son nom, où il y avait une certaine agitation, plus intense que d'habitude ; tout le monde était venu accueillir les prémices du printemps qui se faisait précoce. Dans ce quartier commerçant, toutes les boutiques étaient ouvertes depuis huit heures trente, sauf le Père Maurice... Mais il n'allait pas tarder à se montrer.

L'épicerie-buvette allait bientôt accentuer l'animation, et donner au quartier son lot d'évènements quotidiens avec son défilé de quidams.

La devanture de la boutique était déjà ancienne, aucune rénovation n'avait dû être effectuée depuis son exercice. La façade était composée de deux grands panneaux vitrés, montés sur des supports en bois, retenus par du mastic épais. Au dessus, tout le long de la boutique, un large linteau de bois servait de support à l'enseigne, *épicerie-buvette*, peinte en lettres capitales. Le tout sur fond « vieux rose ». Quand la boutique était totalement fermée, c'était par de larges et hauts volets qui se repliaient en « accordéon » trois par trois, quand on les ouvrait, ils s'encastrent, à droite comme à gauche, dans des sortes de coffres qui leur étaient réservés. – Toutes les vieilles boutiques étaient sur ce modèle, certaines existent encore et font le charme au milieu d'une certaine modernité. –

L'unique porte d'entrée en bois, vitrée elle aussi, sur laquelle étaient collées les lettres blanches de l'appellation *Epicerie Fine*, tenait du gag ! Mais si il n'y avait eu que cela ! Elle s'ouvrait à l'aide d'une clenche qui ne tenait jamais, restant souvent dans la main des clients ; alors qu'il aurait suffi d'y mettre un clou de remplacement ! Mais le Père Maurice, négligeant comme il était, trouvait toujours que c'était bien comme ça...

A l'étage, il y avait l'appartement avec trois fenêtres côté rue et trois fenêtres côté cour. En réalité, le Père Maurice vivait dans sa boutique toute la journée, il n'y montait que pour aller se coucher.

Le Père Maurice n'était pas au milieu de nulle part ; son environnement était composé d'autant de boutiques sur la gauche de la sienne, comme sur la droite. D'un côté il y avait : le boucher, la mercière, la grainetière,

l'électroménager, de l'autre, juste à côté, la *Coop* suivie du coiffeur, du boulanger et du marchand de journaux.

Une fontaine municipale dégorgeait, toute la journée, le ventre de son puits et l'on voyait des enfants pauvres, obéissants à leurs parents privés d'eau courante encore à cette époque, faire la navette avec de grands brocs en émail. Perpétuellement, il y avait une traînée d'eau qui passait devant l'épicerie-buvette.

Le Père Maurice

Le Père Maurice était né en 1890, dans l'Aisne, à Guise très exactement, au joli mois de mai. La même année que son cher de Gaulle, qu'il appelait « la classe ». Il avait fait de brillantes études au séminaire, et ses parents étaient employés dans une grosse propriété qu'on appelait « le château ». Maurice était l'aîné de trois enfants, devant un frère et une sœur. Son instruction lui avait été prodiguée avec le fils du « châtelain », bien que n'ayant pas la fibre d'un futur prêtre ; fort bon élève, il était en avance et donnait parfois les cours, à ses camarades de classe, en remplacement du maître absent. Il était heureux, sa vie lui convenait, jusqu'au jour de ses vingt quatre ans où il fut mobilisé pour la *Grande Guerre*, en direction de l'enfer de Verdun.

Face aux Allemands qui avait concentré une puissance de feu exceptionnelle, avec douze cent cinquante pièces d'artillerie sur une vingtaine de kilomètres à peine, la cadence des obus était de dix mille par heure. Dans les tranchées françaises, entièrement détruites, s'engageait un « corps à corps » entre les troupes allemandes et les poilus, dont Maurice. Il s'était battu durant toute la guerre, presque arrivée à son terme, quand la mitraille vint lui transpercer le dos, puis lui traversa le thorax pour finir se loger dans sa jambe droite.

Maurice avait été laissé pour mort, sur le champ de bataille, quand un soldat des troupes Sénégalaises, qu'on avait mis en première ligne, l'avait aperçu et le prit sur son

dos pour l'emmener, autant que faire ce peut, hors de danger, jusqu'à l'hôpital de fortune fait de bâches...

Maurice devait donc sa vie à ce brave homme de coureur, dont il ignorait le nom, et qu'il ne revit jamais ; mais sa pensée, à son égard, resta vive jusqu'à la fin de ses jours et par conséquent, ses descendants devaient aussi la même reconnaissance à ce héros.

Une fois guéri, mais jamais tout à fait, le handicap restant avec la raideur de sa jambe, Maurice apprit que les pertes avaient été en moyenne de trois mille hommes par jour, entre octobre et décembre 1916. Il était donc un vrai miraculé, il avait la foi.

« Ch'timi » et fier de l'être, le Père Maurice avait le physique bien marqué des gens du Nord. Son visage allongé était couronné de cheveux solides et épais, blonds très clairs, de l'ancien roux qu'il avait été, qu'il portait assez longs dans le cou, parce que surtout il s'en foutait d'une part, et d'autre part, parce qu'il était coiffé comme « Les Beatles », lui disait « Les Bitoz » pour prendre un facile raccourci de la langue anglaise. Sa moustache, style 1900, pratique comme un balai-brosse, s'harmonisait bien avec sa chevelure, elle marquait sa vraie personnalité qui faisait ressortir ses yeux marron clair, à peine voilés, dont émanait un regard rieur presque enfantin. Son nez aquilin, dont il disait que c'était un « bon quart de brie », avait de grandes narines, dites « ouvertes sur le monde ». La peau de son visage était blanche, avec quelques éphélides, cependant elle respirait la santé.

Sa silhouette de belle taille, d'environ un mètre soixante dix huit, aux épaules bien carrées, à peine voûtées, lui offrait une dizaine d'années de moins. Seule, sa jambe blessée le trahissait parfois, il traînait la patte, souffrait aussi, mais jamais ne le disait ne voulant évoquer la guerre.

Toujours coiffé d'une casquette de marin, et habillé d'un bleu de travail, veste et pantalon soutenu par de larges bretelles qui passaient sur une chemise à carreaux marron, le tout était doublé par un caleçon une pièce, lui couvrant tout le corps. Vêtu toujours de la même tenue, durant les quatre saisons, chaussé de ses grosses charentaises, chaudes et moelleuses. Son style lui était bien personnel.

Il portait des lunettes, souvent opaques de saletés, un véritable microcosme de sa boutique.

L'épicerie-buvette

Un léger grincement de porte attira l'attention des passants. Le Père Maurice daignait enfin ouvrir son commerce, à qui voudrait bien s'aventurer dans une odeur de renfermé, de moisi, comme dans les caves à vins, qui coupait la respiration, mais là ça sentait franchement le « pinard ». Après un peu d'aération, et au bout de plusieurs heures, cette fragrance œnologique s'estompait et devenait supportable. Le voilà, on le reconnaît à son pas lent, il traîne la patte, avant d'arriver sur le trottoir qu'il doit longer pour ouvrir les volets de l'épicerie-buvette. Une opération qui va bien lui demander un quart d'heure, à condition de ne pas être dérangé par un client intempestif et pressé. Du reste, ce n'est pas tout à fait l'heure encore, lui n'est pas prêt, il vient tout juste d'avalier son bol de café et gare à celui qui voudrait le « bousculer ».

Le Père Maurice vivait seul, depuis 1950, année durant laquelle sa femme était décédée, d'une congestion cérébrale, en voulant lever le bras pour attraper une marchandise. Ils avaient eu trois enfants, désormais mariés : André, l'aîné, avait un garçon et une fille, Victoire, la seconde, avait un garçon et trois filles et Emile, le cadet, avait une fille. Les sept petits enfants entouraient bien le Père Maurice, mais la fille d'Emile, Cécile, avait un « rôle » prépondérant dans sa vie.

La boutique, depuis cette époque, n'avait jamais été nettoyée, sauf de temps en temps, quand le Père Maurice passait un coup de balai, juste pour enlever les étiquettes arrachées des emballages de marchandises qu'il avait reçues deux semaines auparavant.

En réalité, il n'était pas seul, sa petite-fille, âgée de dix ans, lui rendait une visite quotidienne, chaque soir et le jeudi, jour où il n'y avait pas d'école. Cécile et son grand père n'allaient pas l'un sans l'autre, indissociables, ils aimaient vivre parmi toutes les couches de la société, dotés d'un même humour, ils adoraient rire, blaguer, amuser et s'amuser, avec tous deux un bon caractère. La tendresse dominait dans la vie de l'épicerie-buvette, et la vedette c'était la buvette ! Les personnages qui s'y arrêtaient étaient tous un peu bizarres, fantaisistes, sympathiques, bref atypiques, et allaient bien dans le décor... ils venaient parler de leurs joies et de leurs peines, mais recherchaient surtout une ambiance, et là, elle était garantie.

Chaque client, qui passait la porte, se faisait surprendre par un bruit de cloche remarquable, comme pour mieux faire valoir son nombre. Pour certains, ils venaient en douce se nettoyer la gorge et trouver du réconfort, peut être même de l'amitié, ou tout simplement « noyer » leurs chagrins.

Le Père Maurice appelait Cécile « ma Cocotte » et elle avait horreur de ce superlatif, cependant, elle l'acceptait considérant que c'était de l'affection pure.

En entrant, à droite, c'est le comptoir, un vrai « zinc » avec des robinets en cuivre. Les clients n'ont pas le loisir de pouvoir s'asseoir, il n'y a ni table, ni chaise, ni tabouret haut ; ils prennent tout simplement « racine » au pied de leur verre. Sans eau chaude, ni réfrigérateur. A gauche, et en dessous, le tiroir-caisse est en bonne place avec ses pièces de monnaie bien rangées, séparées par catégorie, dans des boîtes de conserves plates et carrées de corned-beef, préalablement nettoyées ; tandis que les billets eux, sont placés dans un vieux portefeuille, en cuir marron, que le Père Maurice porte sur lui, au préalable il les a décorés, ayant horreur des pliures, il a comme ça des manies bien contradictoires avec l'environnement de son intérieur.

Derrière le comptoir, dominent les bouteilles d'alcool et les sirops de toutes sortes, ainsi que les verres, posés sur des petites étagères, de toutes les contenances et de toutes les formes selon les consommations. Bien exposée, la Licence IV, obligatoire, qui autorise jusqu'aux plus forts degrés, est posée juste à côté, bien en vue, cette plaque émaillée qui, théoriquement, aurait dû être vissée sur l'extérieur de la boutique...

Autrement dit, une ambiance de souk règne. Au bout du comptoir, il y a le vin, dont les caisses pleines sont superposées les unes au dessus des autres ; les bouteilles y sont bien couchées. A côté, au fond du mur, plein de tiroirs contenus dans un grand meuble en bois, abritent : cahiers d'écoliers, plumes *Sergent-Major*, ardoises, craies de toutes les couleurs, crayons, rustines, *Meltonian* (blanc à chaussures), *Brillantine*, shampoing au bois de Panama qui date de la dernière guerre, colle, boîtes de peintures pour enfants, aiguilles, fils de toutes les couleurs, pétards, lampions de la retraite aux flambeaux, sans oublier les bougies qui vont avec, piles et lampes électriques, poudre à fourmis, bombes à moustiques, épingles à linges etc... tout ce que l'on pourrait trouver dans un bazar est bien là !

Dans un coin, le Père Maurice a déposé sa collection de calendriers, pas à vendre, mais elle est bien là, comme le reste, en « foutoir ». Au dessus du grand meuble qui sert de support, une bonne centaine de paquets de pâtes, des vermicelles, coquillettes, spaghettis, torsettes, farfalles, de chez *Milliat Frères* ; la seule marque qui possède des points cadeaux, illustrés par un petit moulin à vent, et que la petite fille récupère, car ceux des emballages comptent pour dix, c'est le grand-père qui l'a décrété. Les nouilles montent presque jusqu'au plafond, arrêtées par une guirlande de balais suspendus : balai-brosse, balai de soie, balai de « chiottes » en paille de riz, des vrais, des tampons métalliques pour récurer les casseroles, et pour couronner le tout, le papier WC, des rouleaux exclusivement. Tout pour le pratique, rien pour l'esthétique !